Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 50

Artikel: Les cartes de visite
Autor: A. D.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-256367

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 16 décembre 1906 | N° 50 | Première année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du

LE PAYS DU DIMANCHE

Pays du dimanche à Porrentruy — TELEPHONE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Les Cartes de Visite

Depuis le lendemain de Noël, les employés des postes, les facteurs, « sont sur les dents », par suite du classement et de la distribution des cartes de visite. Aujourd'hui ces petits morceaux carrés, oblongs ou en triangle, en cristal, en papier chiné, ou rogné ou à bords déchirés, sont en nombre incalculable et augmentent toujours à mesure qu'on en proclame l'usage aboli.

Ces cartes ont été d'abord l'apanage de la noblesse, de la haute bourgeoisie, bientôt les classes humbles voulurent imiter cette coutume qui se répand maintenant dans les campagnes. Chacun veut avoir sa carte depuis l'ouvrier des fabriques à la petite servante d'auberge.

L'histoire des cartes de visite est singulièrement compliquée et se perd dans des origines lointaines. Il y a 1,000 ans des Chinois — à cette époque moins chinois que nous — s'envoyaient des rouleaux de papier d'une longueur proportionnée au rang du destinataire dans les mêmes circonstances où nous autres civilisés de l'Europe échangeons nos cartes.

Arrivons à l'usage de nos cartes modernes. Elles firent leur première apparition sous le règne de Louis XIV, roi de France et de Navarre. On les appelait alors de ce gentil nom de « billets de visite ».

C'étaient de véritables petites images allégoriques, parfois armoriées ou chacun écrivait son nom à la main. C'était d'un bon goût et d'un bien agréable aspect. Nos collectionneurs en possèdent et de très curieuses. Ces cartes ressemblaient aux beaux *ex-libris* tant recherchés de nos jours. Ces estampes représentent des paniers de fleurs, de fruits, de fûts de colonnes que relient des guirlandes, des génies couronnés par des Amours joufflus courant, s'entremêlant ou en repos. Sur d'autres c'étaient des guitares, des tambourins, des trompettes. D'autrefois, ce sont des emblèmes graves, sévères ; par exemple sous une urne funéraire une Espérance en deuil. Dans les temps de guerre, les cartes-estampes rappelaient l'époque belliqueuse, par des attributs de guerre, des casques, des épées, des cuirasses, des canons et même des villes fortifiées. C'était beau, agréable à l'œil.

La Révolution de 1789, cette grande destructrice, abolit jusqu'à l'usage des cartes de visite. Le Directoire en rétablit l'usage six ans plus tard. C'est alors que parurent les cartes de correspondance d'une originalité impossible. On se servit des cartes à jouer comme cartes de correspondance. Nous en possédons encore quelques-unes dans notre collection. C'est tout à fait original.

Sous Napoléon on ne fut nullement surpris d'apprendre que les cartes de visite représentèrent des canons, des boulets et des casques. Quelques familles firent dessiner sur leurs cartes des églises, des urnes, des amphores.

Sous la Restauration, la carte de visite devint politique. Pour accentuer son royalisme, on fit graver à l'angle supérieur de gauche une fleur de lys, puis sous les cent jours on remplaça le lys par une abeille impériale, puis de nouveau par le lys, ou une violette. On encadra son nom écrit à la main par des guirlandes de violettes.

A la suite de Charles X, la carte de visite devint artistique. C'était une carte encadrée d'une dentelle à jour. Le nom se détachait dans un dessin à la gouache ou à l'aquarelle qui occupait le centre de la carte.

Bientôt on vit le mauvais goût apparaître tout à son aise sur la carte artistique. Les carricatures vulgaires, saugrenues prirent la place des dessins artistiques. On se dégoûta de cette dégénérescence et on ramena l'usage de la carte simple.

Le genre chinois, les longues cartes à rouleau essaya de s'implanter dans quelques villes de France. On usa alors de cartes de visite très grandes, au milieu desquelles le nom était gravé en caractères microscopiques, ou bien on prit des cartons minuscules couverts presque en entier par un nom énorme.

La carte de visite actuelle, tout le monde la connaît, est d'un modèle plus ou moins varié et d'un goût plus ou moins pur. On affiche ses titres plus ou moins burlesques : Citons une carte : M. de Verdois décoré du Mérite agricole, décoration qu'il a préféré à celle de la Légion d'honneur qui lui était offerte par le président de la République ; et cette autre... venant d'un petit gratte-papier : Monsieur François von Bourtay, en face du palais de justice à B... et ce palais de justice est simplement la maison communale.

La carte de visite est aussi entrée dans

Feuilleton du *Pays du dimanche* 48

Honneur pour Honneur

par Marie Stéphane.

Si dépravé que fût Luc, son instinct naturel de justice s'émut devant la magnanimité du jeune officier. Pas un instant, du reste, il n'aurait songé que Gauthier pût être inquiété à ce sujet. La probité et la délicatesse de Lenorcy semblaient tellement au-dessus de toute atteinte, qu'il avait fallu un concours de circonstances vraiment malheureux pour qu'un soupçon pût planer sur cette vie sans tache. Il ne pouvait s'expliquer cette méprise. Mais dans sa nature affaiblie par le mal d'un côté, cuirassée d'égoïsme de l'autre, la compassion ne pouvait durer. Il considéra avec étonnement la stupeur dans laquelle sa révélation avait plongé son père, et l'expression étrange que revêtait le visage de Chantal.

— Lenorcy s'est laissé accuser ? Il n'a rien dit pour se défendre ; c'est tout de même un chic type ! conclut-il avec une désinvolture écœurante, en retombant à moitié assoupi sur ses oreillers.

Chantal suffoque, son premier mouvement a été de se jeter à genoux. Elle ne sait pas si elle doit pleurer ou se réjouir, ce dernier sentiment l'emporte... On ne frappe pas d'anathème un mourant, pensa-t-elle. Luc est si malade, ses parents pardonneront, et elle priera tant elle-même, qu'elle lui obtiendra de la miséricorde divine le repentir qui régénère... Mais à cette heure, son âme exulte ; grâce à Dieu, l'innocence de Gauthier est prouvée, et combien il sort grandi de l'épreuve !

Cette belle action, accomplie si héroïquement au prix de tout le sang de son cœur, ne vaut-elle pas tous les parchemins de noblesse légués par des ancêtres ?.....

Certes, Chantal est justement fière du nom qu'elle porte, elle a pleinement conscience des exigences qu'il lui impose ; mais si bien souvent dans sa pensée, pour élever jusqu'à elle l'élu de son cœur, elle a redit avec le poète : « Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux », avec quelle intime fierté pense-t-elle en ce moment que Gauthier a conquis ses titres de noblesse, Dieu soit béni ! Elle va donc enfin pouvoir être libre d'aimer son fiancé à ciel ouvert, libre de le dédommager de tout ce qu'il a souffert, en lui prodiguant un dévouement et une tendresse sans bornes. Quelle allégresse ! Pourquoi faut-il que l'éloignement retarde leur commun bonheur ?

Un soupir douloureux l'arrache à son rêve de félicité et la fait se tourner du côté de son père.

De grosses larmes — les premières peut-être que Jacques de Verneuil ait versées depuis la mort de sa mère, — sillonnent son mâle visage, un frisson d'angoisse le secoue.